



HAL
open science

Rupture de l'âme et chaos du monde : une lecture de la Psychische Selbstbiographie de Hermann Broch

Manuel Durand-Barthez

► **To cite this version:**

Manuel Durand-Barthez. Rupture de l'âme et chaos du monde : une lecture de la Psychische Selbstbiographie de Hermann Broch. Alain Cozic, Françoise Knopper. Le Déchirement : Formes et figures de la Zerrissenheit dans les lettres et la pensée allemandes, L'Harmattan, pp.175-190, 2006, Les Mondes germaniques, 2-296-00951-4. hal-01433867

HAL Id: hal-01433867

<https://hal.science/hal-01433867>

Submitted on 13 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Manuel DURAND-BARTHEZ

Conservateur, SCD de l'Université Paul Sabatier – Toulouse

Membre associé du Centre d'Études et de Recherches germaniques (CREG) Université de Toulouse Jean-Jaurès

Fichier Auteur

Rupture de l'âme et chaos du monde : une lecture de la *Psychische Selbstbiographie* de Hermann Broch

Le 9 octobre 1938, Hermann Broch arrive à New York. Thomas Mann et Albert Einstein avaient effectué les démarches nécessaires à l'obtention d'un visa en vue de son départ de Grande-Bretagne où il transitait depuis le 24 juillet grâce à une intervention de James Joyce. Âgé de cinquante-deux ans, l'auteur déjà célèbre de la trilogie des *Somnambules* (1930-1932) est largement absorbé par la rédaction de la *Mort de Virgile*, mise en œuvre dès la fin de 1936, dont une première ébauche fut esquissée au début de l'année suivante sous le titre original *Die Heimkehr des Vergil*¹. C'est lors de la mise au point de sa troisième version, au printemps 1938, que Broch est arrêté par la Gestapo et détenu à Bad Aussee (Salzkammergut) du 13 au 31 mars. La figure du poète de Mantoue lui tient compagnie et suscite pendant sa réclusion une réflexion intense sur la légitimité de son rôle d'écrivain, sur le devenir de l'écriture comme travail nécessaire, comme effort obligé, contribution indispensable à la restauration des valeurs. Il en vient à juger *Les Somnambules* quasiment anecdotique, roman à succès dont la traduction française – dit-il à Gallimard – ne devra paraître qu'après celle du *Virgile*. Cette œuvre est pour lui fondamentale, « organique » au sens où le sont certaines lois, ardue et complexe, à la fois poème hautement symbolique et méditation philosophique sur le pouvoir, la vanité, l'éphémère... Il entame, en 1939, la quatrième version de ce roman², révélateur de ses obsessions d'intellectuel en exil. À de multiples égards il s'estime privilégié, hors de danger, sauvé certes, mais confronté au règlement d'une dette considérable et génératrice d'un fort sentiment de culpabilité qui le pousse à entreprendre une auto-analyse, à abattre son jeu, en quelque sorte, au tournant de sa vie. C'est dans ce contexte agité que sont rédigés trois essais : *Autobiographie als Arbeitsprogramm* (1941), *Psychische Selbstbiographie* (1942), complétée par un important appendice : *Nachtrag zu meiner psychischen Selbstbiographie* (1943). Editeur scientifique et spécialiste incontournable de Broch, Paul Michael Lützel a réuni ces trois textes dans un recueil portant le titre du deuxième, en 1999³.

Broch a toujours refusé de se cantonner à une activité strictement littéraire. Sa volonté de dépasser le caractère oiseux et vain à ses yeux de l'écriture d'un roman, se traduit de deux manières : soit par l'insertion dans le récit de réflexions philosophico-politiques sur la dégradation et la chute des valeurs (dans *Les Somnambules*⁴), soit dans la forme elle-même,

¹ *Kommentierte Werkausgabe Hermann Broch*, 13 vol., éd. Paul Michael Lützel. Frankfurt am M. : Suhrkamp, 1974-1981. Cf. vol. 6 *Novellen. Prosa. Fragmente*, pp. 248-259.

² Qui paraîtra finalement en 1945, en allemand et en anglais, aux Pantheon Books à New York.

³ Broch, Hermann. – *Psychische Selbstbiographie* ; hrsg. Von Paul Michael Lützel. Frankfurt-am-M. : Suhrkamp Vlg., 1999. Cet ouvrage sera cité ci-après, le numéro de page étant précédé de la lettre P pour la *Psychische Selbstbiographie*, de la lettre N pour le *Nachtrag zu meiner psychischen Selbstbiographie* et de la lettre A pour l'*Autobiographie als Arbeitsprogramm*.

⁴ Broch écrit *Les Somnambules* entre 1928 et 1932. Trad. française de P.Flachat et A.Kohn, Paris : Gallimard, 1982 (*L'imaginaire*). Les fragments d'essais insérés dans ce roman sont approfondis par l'auteur dans le recueil publié en français sous le titre *Création littéraire et connaissance* ; éd. et introd. de Hannah Arendt, trad. Albert Kohn. Paris : Gallimard, 1966 (*Tel* ; 91)

où l'esthétique dénuée d'ornement est empreinte d'un caractère éthique (dans le *Virgile*), dont l'accès est rendu volontairement difficile par un ésotérisme caractérisé.

Lützeler place la *Selbstbiographie* avant l'*Arbeitsprogramm* dans le recueil, suivant un ordre chronologique de publication inverse, parce que le travail en tant que tel, évoqué dans le deuxième essai, permet de sublimer les désordres psychiques de l'auteur, analysés dans le premier texte⁵. C'est en ayant lu le premier que le deuxième apparaît en toute clarté. Il est peut-être dommage que le recueil publié en 1999 porte le titre générique de la *Psychische Selbstbiographie*, car cela diminue peu ou prou l'importance de l'essai politique et attire le regard du lecteur sur la psychanalyse de Broch de manière passablement excessive. L'essai politique s'inscrit dans le contexte contemporain de sa *Massenwahntheorie* notamment traduite en 1943 sous la forme d'*Ein Studie über Massenhysterie : Beiträge zu einer Psychologie der Politik*⁶.

C'est précisément à partir de cette date qu'il suit une analyse à New York chez Paul Federn, disciple de Freud, après avoir fréquenté en Autriche un autre freudien, Hedwig Schaxel-Hoffer. Il eut auparavant l'occasion de s'entretenir avec Alfred Adler. C'est dire l'importance, malgré tout, de ces éléments psychanalytiques et, au risque de dévier vers l'anecdote, il paraît indispensable de se pencher sur quelques éléments biographiques de Broch avant d'en tirer – et c'est en cela que réside l'intérêt de ce texte – des conclusions théoriques permettant de mieux saisir la pensée philosophique et politique de l'auteur. Nous puiserons une part importante de ces éléments dans le texte révélateur publié par son fils, Hermann-Friedrich Broch von Rothermann, rendu en français en 1991⁷.

Le grand-père de Broch naquit en 1852. Joseph était le douzième enfant d'une famille de commerçants juifs de Prossnitz en Moravie, mais sa paternité est douteuse. Factotum chez un négociant en tissu du Quai François-Joseph à Vienne (où il était venu chercher fortune très jeune avec son aîné Isidore), il gravit très rapidement les échelons de la société commerçante en usant de moyens peu orthodoxes, qui le propulsent, dès l'âge de 28 ans, vers une situation très enviable. Ces moyens, pas vraiment avoués dans la famille, relevaient des échanges sexuels, et plus particulièrement homosexuels, dans le cadre qu'esquisse Broch au premier volume des *Somnambules*. En 1948, Broch écrit à son fils : « Ton grand-père [Joseph] n'était pas toujours d'une probité absolue dans ses affaires et ne montrait quelquefois guère de scrupules à employer des moyens répréhensibles. A moi incombait alors la tâche détestable de résoudre ces problèmes, tâche dont j'ai tiré une aversion presque malade contre toute malhonnêteté ».

Joseph avait épousé en 1884 Johanna Schnabel, Slovaque dont les grand-parents avaient immigré à Vienne. De famille juive aisée, elle prenait plaisir à se distinguer des immigrés juifs récents, qu'elle qualifiait de Jidden. Lorsqu'en février 1939, le fils de Hermann Broch proposa à sa grand-mère de trouver refuge chez l'oncle Rudolf von Rothermann, à Csepreg en Hongrie, elle refusa en rétorquant : « Tous les Rothermann sont antisémites ; que ferais-je là-bas ? D'ailleurs rien ne m'arrivera ici, à moi, une vieille femme dont la famille est viennoise depuis des siècles. Ce Hitler a bien raison de donner une leçon aux Juifs qui ont refusé de s'assimiler. » Déportée, elle mourut au camp de Theresienstadt (28 octobre 1942). Elle eut moins de chance qu'un autre « assimilé », son beau-frère Adolf Egger, converti au catholicisme comme tant d'autres, président de la Fiat en Autriche, qui franchit l'étape de la guerre sans inquiétude, après s'être fait déclarer « aryen honoraire » moyennant finances et services rendus aux nazis.

⁵ En fait, la chronologie de publication reste secondaire : l'essence des textes est générée dans l'esprit de l'auteur sur une période indéfinie, sans relation significative avec les contingences éditoriales.

⁶ KW 12, S.67-97

⁷ Broch von Rothermann, Hermann-Friedrich. – « Hermann Broch, mon père ». In : *Robert Musil, Hermann Broch*. Europe, janv.-fév. 1991. Les citations à venir sont extraites des pp. 89 à 94.

Névrosée, Johanna se laissait gagner par des douleurs psychosomatiques, exutoire inconscient qui lui permettait peut-être de faire écran à l'attitude souvent scabreuse de son mari : son fils hérita ses gastrites aiguës, canal occasionnel de l'angoisse liée à toutes sortes de culpabilités. Hermann éprouva très tôt les affres de la solitude : enfant, une « crise métaphysique » en réduction accaparait son existence ; il se sentait diminué face à son cadet dont le tempérament jovial et roublard attirait les faveurs du père. Le vif ressentiment que sécréta Broch par rapport à cette situation engendra chez lui un désir de fuite et secondairement la culpabilité que l'on suppose. Son poème, *Die Waldlichtung*, illustre en partie cette chute dans la solitude du moi existentiel. D'où les idées de suicide de l'adolescent, qui le poursuivirent jusqu'à la trentaine.

La culpabilité qui le tenaillait était naturellement avivée par le caractère implacable du Dieu vengeur du judaïsme. Aussi se tourna-t-il vers le catholicisme, trouvant notamment dans le culte marial un semblant de miséricorde qui pouvait calmer ses tourments. Cette conversion était également une condition posée par sa belle-famille, aristocrate et catholique, à son mariage avec Franziska von Rothermann en 1909. Celui-ci cassa neuf ans plus tard, et Broch se retrouva dans une situation de fuite culpabilisante. Sa femme était pourvue d'une dot d'un million de guldens, qui profitèrent à Joseph, heureux de renforcer ainsi le capital de son usine de textile de Teesdorf. La mauvaise gestion de celle-ci par Hermann Broch, qui jugeait sa voie tracée dans une perspective plutôt littéraire qu'économique, accroissait naturellement ce sentiment de culpabilité. Car il était conscient du caractère « oiseux » (c'est du moins ce que son père lui faisait lourdement comprendre) de l'activité littéraire et artistique, tout comme d'une vie réglée selon des principes éthiques altruistes et responsables (au lieu d'être régie par l'argent et le profit immédiat). Son fils explique : « C'est ainsi que s'établit un schéma psychique fondamental qui devait rester immuable, du moins en partie, dans toute la vie de Broch : révolte - effort de fuite - culpabilité - échec de l'effort de fuite - expiation. » D'où la psychanalyse à laquelle recourut son père qui avouait en 1942 : « Sans ma psychanalyse, je n'aurais jamais pu écrire. » Reconnaissons cependant qu'elle échoua, dans la mesure où ce fut dès l'âge de 6 ou 7 ans que Broch avait éprouvé un esseulement extrême qui ne le prédisposait pas à l'établissement de relations humaines simples et saines. La révélation de ses problèmes ne suffisait pas à (r)établir son équilibre. L'écriture solitaire était un refuge, qui ne pouvait que contribuer au renforcement de son isolement. Il en était conscient, savait que cette activité avait un caractère « oiseux » et donc pervers, et s'en sentait derechef coupable. Son fils enchaîne : « Cette phase de la culpabilité devait donc, à son tour, être suivie par celle de l'expiation qui, pour Broch, se traduisait par un besoin intérieur de 'se punir' pour le plaisir qu'il éprouvait à créer et à écrire. »

La problématique n'est pas tant celle d'une fracture pure et simple ayant pour corrolaire une volonté permanente et vaine de réunir les deux éléments du partage, que d'une « fissuration nomade » si l'on peut oser une telle expression, en rapport avec le caractère cyclique de la névrose, évoqué par son fils. Ce n'est pas « une cassure », ce sont de multiples fêlures, toujours en mouvement, plutôt des *Überlappungen* que des *Verspaltungen*, qui génèrent des *Verkreuzungen*, sources elles-mêmes de *Gewissensqualen* (P 35). Concept difficile à rendre en français, les *Überlappungen* pourraient correspondre à des « strates entrecroisées » qui se formeraient et se dissoudraient en permanence. Contrairement à l'idée nette et presque passive de « fissure », ce phénomène dynamique engendre un croisement continu de faisceaux tramés qui inflige à la conscience un supplice sans fin.

Tout se passe comme si, à 55 ans, Broch se trouvait « en croisière avec sa névrose » ; c'est du moins la manière dont nous interprétons ses propos : « Jeder hängt an seinen Neurosen. Jeder hat Angst, seine Neurosen zu verlieren. » (P 37)

Schématiquement, celles-ci sont le symptôme de l'Aufspaltung, qui appelle une rédemption. Chacun, dit-il (P 34) est dans l'expectative d'un salut qui passe par la femme. La femme joue un rôle fondamental dans son cycle névrotique. L'amour sera-t-il platonique, dans la société idéale, dans une éthique empreinte de sagesse et de pureté (celle, par exemple, du *Virgile*) ; sera-t-il au contraire terrien et débridé ? Cette *Zweiteilung* (P 56) fait courir à Broch le risque de tomber dans le cliché classique de « la mère » (voire de la « vierge Mère ») face à « la prostituée ». C'est pourtant ce vers quoi conduisent les apparences du texte : « Betrachtet man die erotische Situation unter dem sehr vereinfachten Schema einer glatten Aufspaltung, so habe ich es mit zwei Frauentypen zu tun... » (P 54) Et d'enchaîner sur l'« erste » et le « zweite Typus », ce qui n'est pas sans rappeler l'esprit dans lequel Otto Weininger désignait l'Homme et la Femme dans *Sexe et caractère*... Mais là aussi le cliché guette. Cependant, nous assumerons la similitude en usant, pour faciliter l'exposé, des sigles F1 pour le premier type et F2 pour le second... La première est censée représenter la « Dame » ou plutôt sa propre mère, la seconde la servante ou la gouvernante, celles-là mêmes qui officiaient au domicile parental. Toutes sont issues d'un « schéma d'enfance » (Kindheitsschema) (N 65) Dans la transposition qu'il met en jeu à l'âge adulte, et plus particulièrement dans sa situation d'exil, F1 est américaine, si possible non-juive (eingeborene, womöglich nicht-jüdische Amerikanerin), jouissant d'une position sociale de préférence respectable sans être obligatoirement opulente. Broch doit se considérer, à certains égards, comme un « réfugié » ; il se heurte donc à un problème de respectabilité sociale qui l'incite à tourner ses regards vers une Américaine rangée, mais il peut aussi bien s'en juger indigne. C'est la description incluse dans le premier texte (P 57). Mais dans le second, F1 est grande, brune, d'allure sémitique (mit jüdischem Einschlag) et lui rappelle sa mère (N 65). En dépit des apparences, il n'y a pas forcément d'incompatibilité majeure entre les deux variantes de F1, leur point commun étant par ailleurs le contraste saisissant avec F2. Celle-ci est européenne, aryenne et d'extraction modeste.

La *Psychische Selbstbiographie* s'adressait virtuellement à Ruth Norden (lectrice chez S.Fischer et collaboratrice de P.Suhrkamp) et Anne-Marie Meier-Graefe (graphiste, qu'il épousa en 1949). Broch entretint une correspondance abondante avec R.Norden⁸ entre 1934 et 1948. Elle émigra aux Etats-Unis en 1934. De retour à Berlin à la fin de la guerre, elle occupa un poste de responsabilité auprès des autorités américaines, notamment à la station radiophonique RIAS. Son profil l'apparenterait (sans, il est vrai, s'y identifier totalement) au premier type, le second correspondant plutôt à celui d'A.-M. Graefe.

Le premier lui est imposé par son Surmoi (Über-Ich), le second relève plutôt du Ça (Es). L'ascendance maternelle de F1 évoque l'inceste, donc l'interdit, de même que l'Américaine socialement supérieure, plus ou moins difficile d'approche. Ce type renvoie à la chasteté (Keuschheit, P 12).

F2 autorise virtuellement l'amour sensuel, aussitôt interdit lui aussi lorsque l'on considère l'image latente et vigilante de la mère (N 66). Mais le fils se venge aussi contre l'amour maternel uniquement tourné vers le père et le frère, vengeance que recouvre cette infidélité à la mère à travers F2, et qui permet de mettre sa puissance à l'épreuve. De ce fait, l'amour de F2 est « volé ».

Aucune satisfaction esthétique n'est exigible de F2 (peut-être Broch rejoint-il en cela Weininger ?), de même que l'on peut constater des défauts au visage de F1 (N67)

F1 sera souvent frigide, « Un-Frau » pouvant susciter l'impuissance chez l'homme ; mais « tant pis pour elle puisque c'est elle qui l'a choisi ». Il faut garder à l'esprit que Broch laisse

⁸ Hermann Broch, Ruth Norden. – *Transatlantische Korrespondanz : 1935-1938 und 1945 -1948*. Frankfurt am M. : Suhrkamp, 2005. L'autobiographie est notamment évoquée par Broch dans une lettre à R.Norden du 4 janvier 1946 (pp.124 sqq).

à la femme l'initiative du premier pas. Il recherche de préférence l'ascèse et l'isolement pour éviter les situations pouvant déterminer des conséquences érotiques (P52).

Son masochisme est renforcé par la culpabilité due à l'impuissance : « Ein Un-Mann muß dienen. Andererseits ist diese Impotenz eine sadistische Waffe : *tu l'auras voulu* [sic] » (N67).

A certains égards, le modèle du *double bind* pourrait s'appliquer à cette attitude conflictuelle : vengeance contre la mère, *sa* mère, qui a introduit en lui dès son plus jeune âge la représentation de son impossibilité de s'épanouir dans l'amour (N68). Même si elle devait encore lui offrir son amour, il répondrait « *Zu spät* » à sa mère, expression lapidaire identique à celle qu'il inflige aux autres femmes dans une attitude sadique de fuite.

F1 doit rappeler la mère et il doit la faire souffrir. Mais par ailleurs, F1 est aussi castratrice et les blessures qu'elle provoque ne sont guérissables qu'à force de pénitence (N77).

Si F2 n'est pas intelligente, pas assez jeune et pas belle, elle doit accepter son abandon comme une mesure (sadique) justifiée à son endroit : « *und dies ist natürlich ein Sadismus ärgsten Kalibers.* » (N70)

Contrairement à l'amour de F2, celui de F1 n'est pas affecté de *Verstohlenheit*. Il n'est pas « volé » et ne suscite donc pas de malin plaisir, puisqu'elle peut être névrosée, frigide, sadique (N72). Idéal, le mariage blanc avec elle devrait conduire à une Unité conçue comme une Rédemption. Mais celle-ci, contrariété inévitable, « *ohne erotische Gnade ist eine Chimäre* » (N73) ; la perspective est donc celle d'une situation impossible.

Au risque de sombrer dans la caricature, force nous est d'examiner le troisième type, car « elle » existe. Elle présente les caractéristiques physiques du deuxième (blond, arisch) et du premier (frigide, hystérique) et correspondrait à la journaliste Ea von Allesch (1875-1953) que Broch fréquenta de 1917 à 1927. Leurs liens se distendirent quelque peu en dépit d'un contact préservé jusqu'à l'émigration de Broch en 1938, et d'une correspondance entretenue jusqu'à sa mort en 1951. Le résultat de cette « alchimie » fut relativement décevant puisqu'ainsi qu'il le relate lui-même : « *es wurde zu einer Zusammenkoppelung von zwei Neurosen und eine sadistisch-masochistische Hölle. Die Hölle vom Typus Nr. 3.* » (N74). Il avoue plus loin que, sur le principe, il se situe toujours à mi-chemin entre les deux types féminins de sa jeunesse, confronté dans les deux directions à un fort sentiment de culpabilité, rongé par des problèmes d'infidélité ou de loyauté et « *von Gewissensqualen unaufhörlich zerrissen.* » (ibid.)

Dans ce contexte névrotique, Broch réagit à travers une sublimation par le travail. Celle-ci se présente sous deux types : négocié (ou « commercial ») et philosophique (N75) La philosophie doit l'aider à envisager une véritable union mystique avec F1, impossible de fait avec la femme « réelle » (F2). Contrairement à la relation de type négocié, elle ne suppose aucune infidélité. D'où un climat de pénitence (Buße) qui renvoie au contexte de deux genres de punition. La première est physiologique (perte de mémoire, qui perturbe le travail ; douleurs psychosomatiques affectant la zone abdominale). La seconde est purificatrice et s'exerce doublement sur le travail, dont la perturbation implique que l'on revienne à la tâche continuellement, et sur la relation amoureuse : en effet, F1 est castratrice et les blessures qu'elle inflige ne sont guérissables qu'à force d'exercices et de pénitence (N77). Quant à F2, sur laquelle est censée s'exercer la puissance masculine, elle a vocation à être abandonnée et, selon Broch, la fille abandonnée est plus malheureuse que la veuve (N80) ; cet abandon suscite chez l'amant infidèle un fort sentiment de culpabilité. Mais en même temps, il se serait jugé coupable s'il avait continué de la fréquenter.

Ainsi Broch est-il doublement paniqué : il n'est jamais prêt, et il n'est pas assez performant. Sa charge de travail s'en trouve alors accrue. Ces deux types de punition, physiologique et purificatrice, cassent l'immédiateté des rapports : avec le travail, avec autrui et avec les

choses (Lebenseindruck) ; « Erst aus der Entfernung werden die Dinge plastisch. » (N78)
Cette perception « artificielle » (où *Kunst* et *künstlerisch* naviguent entre « art » et « artefact ») va de pair avec le caractère non sexuel et même anti-sexuel du Moi. L'incitation et partant l'ardeur au travail (plutôt qu'à la relation) prennent des proportions importantes. La vie, ne pouvant être vécue immédiatement, l'est par le biais du travail pour atteindre une « sozusagen zweiten Unmittelbarkeit » (*ibid.*) Il n'hésite pas à parler de suicide lent, provoqué par l'auto-punition et les problèmes psychosomatiques.

Cette fissure entretenue rappelle à certains égards les atermoiements de Virgile : « Il n'y a aucun moment de ma vie, Octave, que je n'aie voulu retenir, mais il n'y en a pas non plus où je n'ai souhaité mourir. »⁹. Cette démarche mal assurée sur la corde raide évoque aussi son fameux « noch nicht und doch schon ».

L'analyse qu'entreprend Broch avec Paul Federn va poser problème car elle induira aussi bien une *Ausschaltung* avec la *Real-Geliebte* qu'avec le travail. Couper avec la première accroît le sentiment de culpabilité et, avec le second, la panique. « Paradox und grotesk ausgedrückt : meine Neurose scheint jede Analyse zu verhindern. » (N81). C'est là une contradiction qui apparaît clairement dans un courrier à Ruth Norden du 20 décembre 1945¹⁰.

Il se trouve confronté à la contingence, à la perte de l'absolu, à l'absence de vérité absolue, à la dégradation des valeurs, au développement d'un univers empreint, depuis une cinquantaine d'années, de machiavélisme, voué à une Apocalypse toute proche (A83). En 1941, alors qu'il écrit cette *Autobiographie als Arbeitsprogramm*, les ravages de l'hitlérisme sont déjà très avancés.

Ses études de mathématiques l'ont convaincu de l'impossibilité de résoudre des problèmes métaphysiques. Néanmoins, il critique la dérive anti-métaphysique des positivistes : « die Wahrheit und damit die Ethik wurden zur pragmatischen Funktion des praktischen Lebens gemacht. » (A85)

Il en vient, de ce fait, à évoquer clairement la « geistige Zerrissenheit » (*ibid.*) directement associée aux systèmes ouverts et fermés, qu'il avait évoqués dans les *Somnambules*, notamment responsables de la boucherie de 1914. La philosophie devient incompétente, *unzuständig* pour conseiller, éclairer la jeunesse (A86). Broch n'a pas de termes assez durs pour dénoncer la *Wertzerrissenheit*, *-splitterung*, *-vernichtung* (A87).

Il s'oriente alors vers une phénoménologie de la valeur (*Werttheorie*) [A89].

La construction du modèle de valeur est fondée sur un moi idéal et un monde extérieur idéal (au sens fichtéen, i.e. le non-moi). Elle se situe dans le contexte de l'intemporalité idéale du moi et dans la contingence temporelle du monde extérieur (A90/91) dont relève aussi l'homme mortel. Les règles opératoires qui régissent la liaison de ces éléments constitutifs de la réalité déterminent la *Weltformung*.

Dans son essai sur *Le Mal dans le système de valeurs de l'art*¹¹, Broch précise que la forme définit la chose. En tant que telle elle n'existe pas. Il faut imprimer au monde une forme qui se substitue à la multiplicité des formes mouvantes dans des mondes mouvants, marqués notamment par l'empirisme, le pragmatisme et l'opportunisme (caractéristiques du *Sachverhalt* et partant, de la *neue Sachlichkeit*). Cette nouvelle forme, unique, équivaut alors au monde lui-même et recouvre de fait l'intemporalité du Moi idéal. Ainsi que l'exprime clairement Zacharias, personnage des *Irresponsables* (1949-1950): « La totalité seule est vraiment libre, l'individu isolé ne l'est pas.¹² »

⁹ *La Mort de Virgile* ; trad. A.Kohn. Paris : Gallimard, 1980 (*L'Imaginaire*), p.285.

¹⁰ *Transatlantische Korrespondanz*, p.121

¹¹ Paru dans la *Neue Rundschau* en août 1933, publié en français dans le recueil intitulé *Création littéraire et connaissance* référencé plus haut, pp. 329-366.

¹² *Les Irresponsables* ; trad. A.R. Picard. Paris : Gallimard, 1989 (*Du monde entier*), p. 163

Le Moi est soumis à un « Wertstreben » continu, à une bipolarité entre l'extase et la panique. L'extase se situe dans le contexte intemporel du Moi, de la valeur éthique stable et, ajoutons-nous, ouverte au Toi. Tandis que la panique est suscitée par l'absence de valeur, vis-à-vis d'un Moi « englué » par le temps et les vicissitudes d'un monde changeant, véral et marqué par la contingence (celui du « se sauve qui peut », mais pas « sauver qui l'on peut »). *Le Tentateur (Die Verzauberung)* [1934-1951] est emblématique du combat de Broch contre l'antiéthique politique machiavélique, de même que, plus tard, sa *Massenwahntheorie* illustrera sa conception de la panique.

Le modèle se vérifie d'abord dans le domaine psychologique du *Werterlebnis* (A92). On assiste à une fluctuation de la frontière du Moi entre deux pôles : l'extase avec plus de valeur, la panique avec moins de valeur. Ce phénomène n'est pas sans rappeler celui de la morale de type *Steigen und Sinken* observé dans *l'Homme sans qualités*¹³.

La philosophie de la valeur est liée au « vécu » de la valeur. Même si celui-ci peut théoriquement, au sommet de l'extase, habiter l'homme parfait et anhistorique, il est clair que la philosophie de la valeur doit, dans la bipolarité évoquée plus haut, s'inscrire dans une philosophie de l'histoire. Broch prône ainsi une « Geschichtsphilosophie als Wertmechanik innerhalb des historischen Geschehens » [A94] déjà induite dans les *Somnambules*. Cela dit, l'homme parfait et anhistorique au sommet de l'extase pourrait bien être... l'homme mort ! Car, ainsi que le souligne Broch dans son essai sur *Le Mal dans le système de valeurs de l'art* : « La mort est la non-valeur proprement dite, la non-valeur en soi qui doit s'opposer à la valeur de la vie, même là encore où il n'est plus possible de triompher de la mort que par la mort elle-même, là où c'est la mort elle-même qui abolit la mort, là où elle s'inverse pour devenir valeur de vie, faisant se rejoindre en un cercle les deux infinis, en un sens ultime d'affranchissement de la mort. » (p.335)

Il combat le relativisme empirique et primitif. La métaphysique, dans un contexte de restauration des valeurs, a toujours droit de cité. Sans elle, pas de philosophie, même positiviste. Si l'on fait abstraction de la sphère religieuse, il faut se rabattre sur l'âme de l'individu dont la poésie est le mode d'expression de recherche du divin (A95) ; la poésie comme impatience de la connaissance qui surpasse la pensée rationnelle (A96). *La Mort de Virgile* se situe clairement dans ce contexte : Broch croit en l'« erzieherische Wirkung ethischer Dichtung » (A97).

Il évoque les « péchés » de l'irresponsabilité (A97/98), la tour d'ivoire des intellectuels qui laissèrent venir 1933 (on songe ici au poème intitulé *Voix 1933*, inclus de manière très significative dans *Les Irresponsables* [pp.240-241]). Dans le cheminement intellectuel, précisément, il perçoit deux voies. D'une part celle des encyclopédistes français (A98/99) fondée sur des principes moraux qui découlent des contraintes présentes, les « Erfordernissen des Tages ». D'autre part, l'analyse marxiste, i.e. une morale qui se forge à partir de nouvelles « Realitätserkenntnisse. » La première repose sur l'existant, la seconde sur un avenir à construire. L'Europe s'est fourvoyée en hésitant entre « Gesinnungsethik » et « Verantwortungsethik », au sens de Weber. C'est-à-dire l'éthique de la conviction qui ne donne rien de bon dans un monde sans foi ni loi, et celle de la Realpolitik qui peut mener à des abus.

Broch regrette la dissolution du Völkersbund. Celui-ci avait été créé à l'initiative du Président Wilson à l'occasion de la signature du Traité de Paris en 1918. Il avait conçu un plan en quatorze points destiné à garantir un état de paix prolongé. En tant qu'entité, cette union subsista dans les faits jusqu'à 1946, mais partiellement bien entendu puisque l'Allemagne et

¹³ Musil, Robert. – *L'Homme sans qualités* ; trad. Ph.Jaccottet. Paris :Seuil, 1982. 2 vol. (*Points. Romans* ; 60-61), v. II, p. 152.

le Japon la quittèrent en 1933 et l'Italie en 1937. La Russie fit de même en 1940 alors qu'elle envahissait la Finlande.

Pour Broch, chaque nation fait reposer son gouvernement sur des principes régulateurs (France, Vatican, URSS) sauf les dictatures (A106). Quand le citoyen est confronté à une multitude de lois rigoureuses, sans y contrevenir directement, il en trouve les failles et réussit à s'y opposer verbalement et activement, de sorte qu'il contribue à l'anéantissement des libertés individuelles. Par contre, là où les principes régulateurs existent, les lois reposent sur la protection des citoyens vis-à-vis du gouvernement, comme le contretypé de la loi coercitive ; le principe régulateur est « selbstevident » (A108).

Dans le totalitarisme, la multitude des lois rigoureuses protège l'Etat vis-à-vis du citoyen et le citoyen vis-à-vis de l'autre citoyen. Ces lois coercitives constituent alors un autre type de principe régulateur que l'état totalitaire intègre, comme une servitude entretenue, au *modus vivendi* des citoyens ou, pour reprendre exactement les termes de Broch, comme un « geschütztes Rechtsgut unmittelbar in das Alltagsleben seiner Bürger » (A109). L'état totalitaire s'oppose de ce fait à l'état démocratique où les principes régulateurs représentent, dans la vie quotidienne du citoyen, tout au plus une « recommandation » (la légèreté du terme peut surprendre, mais rend bien compte du caractère *selbstevident* évoqué plus haut). Il s'agit donc d'une simple « oratorische Anpreisung... aber kein eigentliches Rechtsgut. » (*ibid.*) Mais cet état démocratique fait faillite devant le nouveau corps social et le nouveau tissu urbain. Dans son essai sur les valeurs précédemment évoqué, mais aussi dans son étude sur *Hoffmannsthal et son temps*¹⁴, Broch avait mis l'accent sur la *neue Sachlichkeit*, corollaire des systèmes clos (l'art pour l'art, à la guerre comme à la guerre, *business is business*). De fait, il dénonce une fois de plus l'amenuisement des facultés de jugement, l'indifférence croissante vis-à-vis des valeurs, la prédisposition à se laisser mener par un dictateur ; tout cela définit un état de « Vor-Panik » préalable à une révolution. La grande erreur des démocraties, qui contribue à leur effritement, est leur incapacité à reconnaître l'aspect psychologique de l'état des choses (*Sachverhalt*)¹⁵ et de la volonté des masses (A111-112). Les dictatures ont compris qu'il fallait assurer une sécurisation éthique (i.e. éviter l'*ethische Unsicherheit*) aux masses par des moyens psychologiques appropriés qui sous-tendent la panique et la terreur, en leur conférant l'apparence de la rédemption (A112).

Panique et terreur seront au cœur des recherches de Broch dans l'élaboration d'une *Massenwahntheorie*. Celle-ci fait l'objet de plusieurs essais, dont *Ein Studie über Massenhysterie* déjà mentionné ; dans le texte qui nous intéresse ici, l'auteur relie directement cette notion de *Massenwahn* (A141 sqq.) aux systèmes fermés mentionnés précédemment.

La démocratie ne se sauvera pas tant du fait d'un renforcement de l'institution parlementaire que de celui des principes régulateurs, en relation avec les « systèmes ouverts », ceux-là mêmes qui prennent le contrepied des trois systèmes clos mentionnés précédemment (A113). Le féodalisme et le marxisme tendent vers des systèmes fermés. Le fonctionnalisme des premiers s'oppose au matérialisme pur des seconds.

D'où le concept de *démocratie totale* dont les principes régulateurs, sans revêtir la forme coercitive de la servitude entretenue, dépassent le stade de la simple recommandation, à la seule fin de protéger les citoyens des dérives suscitées par le contournement sauvage de l'interdit aveugle (A114). Dans l'esprit humain, bien et mal se côtoient. Le totalitarisme en use pour faire surgir de la panique le sadisme et l'agressivité. Pourquoi n'en pas faire surgir l'« humanité » ?

¹⁴ In : *Création littéraire et connaissance*, pp. 47-184. Cf. en particulier pp. 59 et 78.

¹⁵ Dans sa gradation des ontologies, Franz Brentano situe l'ontologie des *états de choses* à un niveau immédiatement inférieur à celui de l'ontologie des *valeurs*. Cf. notamment Barry Smith, *Austrian Philosophy : the Legacy of Franz Brentano*, Chicago : Open Court, 1994, en particulier pp. 58-59.

Pour le totalitarisme matérialiste, l'homme n'a besoin que de sécurité économique et d'être psychologiquement rassuré (*Affektbefriedigung*) [A118], il n'a pas besoin de liberté. Ce totalitarisme est impitoyable vis-à-vis des tares de la démocratie décadente : faiblesse de caractère, ambivalence, indécision (*Schwäche, Zweideutigkeit, Unentschlossenheit*) [A119]. On voit d'ailleurs là, *mutatis mutandis*, les traits dénoncés par Musil en Cacanée. Broch veut concilier planification et humanisme (A121/122). Il envisage le socialisme comme théorie, non pas économique mais psychologique (A125). Il considère en effet l'intéressement « *Interessenvertretung* » (A129) comme le moteur psychologique qui manque aux théories socialistes. Toutes proportions gardées, on peut rapprocher les idées de Broch du modèle de participation gaullien. Mais à l'époque de ces écrits, c'est le modèle américain qui retient l'attention de l'émigré autrichien. Broch fit partie, dès 1939, d'un groupe d'intellectuels américains et européens (dont Th. Mann). Il participa l'année suivante à la rédaction d'un recueil de science politique divisé en 4 parties : politique, religion et vision du monde (*weltanschaulich-*), économie politique, juridique. Broch contribua à la troisième sous la forme d'un essai intitulé *City of Man : ein Manifest über Welt-Demokratie. Dritte Vorschlag : eine neue Nationalökonomie*¹⁶ (1940). Cet essai constitue plutôt un recueil de questions qu'un traité (*Feststellung*) [A141]. Il garde espoir en l'action d'un groupe de travail susceptible de favoriser l'émergence d'un système ouvert. « *Zwischen der kommunistischen und der fascistischen Lösung wäre es der ersehnte 'dritte Weg', der Weg ohne Versklavung, der amerikanische Weg, und sein Ziel wäre der Wiederaufbau einer zerrütteten Welt.* » (*ibid.*) On pourrait dire en ce sens que c'est « une certaine idée du modèle américain » qui représenterait la troisième voie souhaitée. Une politique reposant exclusivement sur l'économie ne convient que dans des périodes exceptionnelles, comme le New Deal (A130) où il faut remédier d'urgence à une situation par définition provisoire. La solution résiderait dans une planification économique qui tienne compte des valeurs éthiques et n'aboutisse pas à l'esclavage des travailleurs des sociétés dictatoriales ou à l'anéantissement de la personnalité des travailleurs (ou des chômeurs) des sociétés libérales.

La recherche en sciences économiques apparaît alors comme une nécessité : étudier les motivations des crises internes au capitalisme et voir comment les accommoder (A131). Il n'existe aucun principe salutaire (*heilig*) en économie, seulement en éthique (A133). Il convient alors d'élaborer un compromis politico-économique ; ... « *d.h. einen rein ökonomischen und damit wahrhaft demokratischen Weg zur Krisenbefreiung und ohne Menschenversklavung zu finden.* » (A138).

La science économique orientée dans le sens de la démocratie repose sur la conception d'un système de valeurs ouvert, au sens où celui-ci s'oppose à deux des trois systèmes fermés évoqués plus haut : à la guerre comme à la guerre et *business is business*. L'ouverture présente évidemment l'inconvénient de n'avoir pas de fin, contrairement aux systèmes fermés qui rejoignent les extrêmes (capitalisme, fascisme et communisme ; *Rechts- oder Linksdiktatur*).

Le New Deal, n'eût-il pas été perverti dans son fonctionnement par des contradictions internes, aurait permis le développement d'un corporatisme indépendant d'un système capitaliste purement spéculatif. Tel était du moins le sens du National Security Act de 1935.

Si l'on veut bien maintenant situer cette contribution de science politique dans le parcours de Broch, tel qu'il l'évoque dans sa *Psychische Selbstbiographie*, il convient d'y voir un volet très important de son « travail », perçu en tant que mode de « survie » (au sens psychanalytique de la sublimation) mais aussi dans le contexte historiquement situé d'une justification de sa situation d'exilé. Étudier la science économique, rédiger la

¹⁶ In : *K.W.* – XI, 81-87 Suhrkamp, 1978. Trad. HF Broch de Rothermann, de : *The City of Man. A Declaration on World Democracy* (N.Y. Viking Press, 1940)

Massenwahntheorie, penser la *City of Man*, c'est, même modestement à titre individuel, contribuer à résoudre les problèmes liés à cette période apocalyptique de la seconde Guerre mondiale. C'est aussi tenter d'évacuer une part de culpabilité liée à son émigration, au fait qu'il soit « sauvé ». Il admet le caractère névrotique de ce travail qui empêche la progression de son analyse. Le va et vient entre impuissance et démiurgie, inhumanité et déité, ne mène pas qu'à une attitude créatrice mais aussi à la destruction de l'individu, à ce que Paul Michael Lützeler définit comme une « Persönlichkeitsaufspaltung » (A156) rejoignant ainsi la notion, déjà évoquée par Broch, de « geistige Zerrissenheit » (A85)

Idéologie, psychologie, biographie : l'interaction de ces composantes est apparemment sujette à caution, peut laisser perplexe, susciter des interprétations faciles voire douteuses dans le contexte surfait des études portant sur « l'homme et l'œuvre ». Aussi bien la conclusion la moins déraisonnable nous semble-t-elle apparaître dans ces questions posées par Merleau-Ponty : « Faut-il comprendre l'histoire à partir de l'idéologie, ou bien à partir de la politique, ou bien à partir de la religion, ou bien à partir de l'économie ? Faut-il comprendre une doctrine par son contenu manifeste ou bien par la psychologie de l'auteur et par les événements de sa vie ? Il faut comprendre de toutes les façons à la fois, tout a un sens, nous retrouvons sous tous les rapports la même structure d'être. (...) Comme la compréhension, la critique devra se poursuivre sur tous les plans et, bien entendu, on ne pourra pas se contenter, pour réfuter une doctrine, de la relier à tel accident de la vie de l'auteur ; elle signifie au-delà, et il n'y a pas d'accident pur dans l'existence ni dans la coexistence, puisque l'une et l'autre s'assimilent les hasards pour en faire de la raison. »¹⁷

¹⁷ Merleau-Ponty, Maurice. – *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, 1987 (*Tel* ; 4), p. xiv